

Chronique Nos retraités Gilles Deschatelets

Volume 57, Number 1, January–March 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028965ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028965ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2011). Chronique Nos retraités : Gilles Deschatelets. *Documentation et bibliothèques*, 57(1), 53–55. <https://doi.org/10.7202/1028965ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

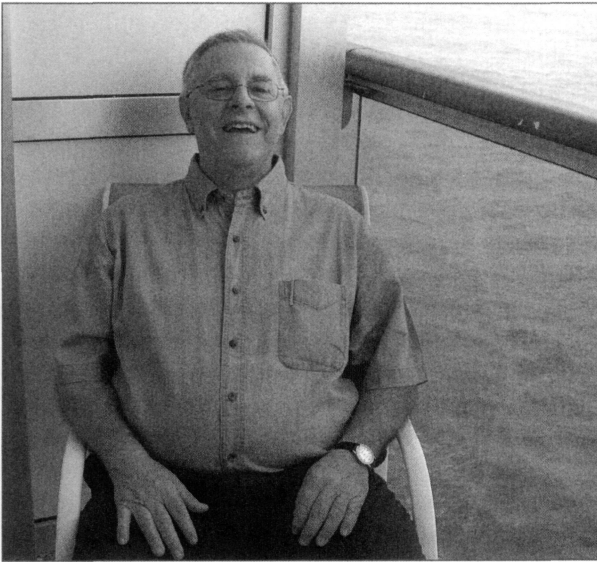
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Gilles Deschatelets

gilles.deschatelets@videotron.ca



Vous avez eu une longue et riche carrière. Pouvez-vous en rappeler les moments marquants pour les lecteurs de Documentation et bibliothèques ? Quelles sont les réalisations dont vous êtes le plus fier ? Avez-vous des regrets ?

JE SUIS VENU À LA BIBLIOTHÉCONOMIE par hasard, comme plusieurs collègues de ma génération et, je suppose, de toutes celles qui ont suivi. Après des études classiques au Collège Sainte-Marie et une année d'École normale, mon premier emploi, en 1967, fut comme instituteur au primaire où j'ai enseigné à peu près toutes les matières : le français, l'arithmétique, l'histoire, la géographie, l'anglais, le solfège, le civisme, les travaux manuels et même, la couture ! Muté au secondaire deux ans plus tard, j'ai rapidement perdu le goût de l'enseignement. Un de mes amis qui avait fait l'École normale avec moi et qui n'avait pu se dénicher un emploi d'enseignant, travaillait comme aide-bibliothécaire à la bibliothèque de médecine dentaire de l'Université de Montréal. Nous avons alors décidé de changer d'emploi. J'ai donc travaillé comme aide-bibliothécaire pendant deux ans. Ma patronne immédiate se nommait Margaret Pertwee et le grand patron des bibliothèques de l'Université de Montréal était Daniel Reicher. C'est là que j'ai eu la piqûre. En 1970, sur les conseils et recommandations de mademoiselle Pertwee, je m'inscris à la maîtrise en bibliothéconomie à l'Université McGill et j'y obtiens mon diplôme en 1971.

Je m'intéressais alors aux bibliothèques publiques, et plus spécialement aux bibliothèques centrales de prêt (BCP), devenues par la suite les CRSBP (Centre régional de services aux bibliothèques publiques) puis Réseau Biblio. J'avais rédigé mon mémoire de maîtrise sur la BCP de l'Outaouais, alors dirigée par Philippe Sauvageau qui m'avait beaucoup impressionné par sa passion, son dynamisme et l'originalité de ses outils de travail et de marketing. Par exemple, il avait fait circuler un camion de pompier toutes sirènes ouvertes dans une petite municipalité jusqu'à la bibliothèque, devant laquelle s'étaient rapidement massés les curieux. Il en avait alors profité pour les inviter à visiter la bibliothèque.

Il fut alors question que je prenne la direction de la BCP d'Alma qui allait bientôt ouvrir ses portes. Mais le sort en a décidé autrement. C'était l'époque – la belle époque – où les employeurs venaient recruter les futurs diplômés directement dans les écoles de bibliothéconomie et j'avais alors eu l'occasion de discuter avec l'abbé Joseph-Marie Blanchet, directeur des bibliothèques de l'Université Laval à Québec. Il y avait un poste de bibliothécaire de référence à combler à la bibliothèque de médecine. On était loin des BCP, mais ce fut mon premier emploi de bibliothécaire, en mai 1971. La Bibliothèque de l'Université Laval (BUL) était reconnue comme un milieu professionnel fort dynamique, avec des gens très compétents et enthousiastes : Jean-Marie Scantland, Bernard Vinet, Rosario de Varennes, Marcel Hudon, Yves Tessier et Lucien Papillon, pour n'en nommer que quelques-uns. Pionnière dans le domaine de l'informatique documentaire et l'exploitation des technologies de l'information, la BUL m'a rapidement donné l'occasion de mettre à profit et à contribution mon intérêt pour les bases de données et la recherche documentaire automatisée. À l'époque, on avait appelé cela la télé référence. Claude Bannelly et moi avions hérité du rôle de coordonnateurs des services de télé référence. La première structure mise en place s'appelait GESYDAMS (Groupe d'exploitation des systèmes documentaires automatisés en médecine et en sciences). Notre rôle était d'impliquer et de former tous les bibliothécaires de référence. Au début, nous travaillions en mode différé, notamment avec les services de diffusion sélective de l'information CAN/SDI de l'Institut canadien de l'information scientifique et technique (ICIST) et MEDLARS de la National Library of Medicine des

aux sciences de l'information. C'est donc dans ce sens que nous avons fait les choix et les ajustements nécessaires : réforme du programme de maîtrise (Maîtrise en sciences de l'information), création d'un Certificat en gestion de l'information numérique et d'un programme de Doctorat en sciences de l'information. De ces actions, j'ai toujours été assez fier. Bien sûr, le monde de l'information documentaire change tellement rapidement et profondément que d'autres réformes ont été nécessaires depuis et le seront régulièrement. C'est pourquoi, dans notre domaine, il est primordial de sans cesse se remettre en question, de revoir nos façons de faire et d'adapter les nouveaux outils aux fonctions de base de la gestion de l'information documentaire. Nous sommes dans une profession de service et ce sont les besoins et les demandes des utilisateurs qui doivent guider nos actions. Les outils changent, mais les fonctions demeurent.

Mon principal regret fut, sans contredit, le manque de ressources pour réaliser tous les objectifs que je m'étais fixés. Quand je constate les sommes colossales dépensées, par exemple, dans le monde du sport professionnel, je me dis parfois que la société ne fait pas toujours les bons choix... Les universités sont sous financées de façon chronique et le manque de ressources nécessaires pour réaliser les objectifs, bien qu'il engendre parfois des idées novatrices et des solutions ingénieuses, finit par user.

On dit parfois que notre parcours professionnel est généralement marqué par sept personnes. Les sept personnes qui ont marqué le mien, dans des contextes différents, pour des raisons différentes et à des degrés divers, sont (par ordre alphabétique) : Joseph-Marie Blanchet, Lucie Carmel, Céline Cartier, Marcel Lajeunesse, Margaret Pertwee, Suzanne Richer (Mme BIEF) et Jean Tague (ma directrice de thèse et professeure extraordinaire). Ceci, sans préjudice aucun, pour toutes et tous les collègues que j'ai eu la chance de croiser au cours de ma carrière, et qui, chacune et chacun à sa façon, m'ont rendu meilleur. Par ailleurs, je place au-dessus de cette liste mon épouse Josiane qui m'a marqué, même professionnellement, de façon indélébile.

Comment décririez-vous le rôle des associations professionnelles dans le monde d'aujourd'hui ?

J'ai toujours été passablement actif au sein des associations professionnelles (Asted, CBPQ, ACSI, AIESI, ALISE, ASIST)¹ qui constituent, à mon avis, des carrefours privilégiés d'échanges, de réseautage et d'apprentissage. Je considère les associations professionnelles comme de véritables communautés de pratique.

1. Corporation des bibliothécaires professionnels du Québec (CBPQ), Association canadienne des sciences de l'information (ACSI), Association for Library and Information Science Education (ALISE), Association Society for Information Science and Technology (ASIST).

Quels conseils donneriez-vous à un jeune qui débute dans la profession ?

Je n'ai pas vraiment de conseil à donner aux jeunes sur le plan du travail et des connaissances professionnelles. Ils en savent déjà beaucoup plus que moi, pas nécessairement sur la base et les principes de la gestion de l'information, mais certainement sur les outils et les environnements numériques. C'est probablement l'aspect le plus désagréable que d'œuvrer dans une profession qui évolue si rapidement du point de vue technologique : on se « dinausorise » très vite ! Par contre, si j'avais un seul conseil à donner aux jeunes qui débutent dans la profession, ce serait de toujours chercher à faire un travail qu'ils aiment. Quand on aime ce que l'on fait, on s'y donne corps et âme et ce n'est plus vraiment un travail. Quand on aime ce que l'on fait, on cherche constamment à se dépasser et surtout, on ne cesse d'apprendre. Ce qui retarde d'autant la « dinausorisation »...

Et la retraite ?

Je suis retraité depuis juin 2005 et, comme tous les retraités, je me demande où je trouvais le temps de travailler ! Je suis resté en contact avec l'EBSI, mais la retraite est un déménagement et comme après tout déménagement, les contacts avec l'ancien quartier s'estompent avec le temps. D'autres préoccupations, d'autres intérêts surgissent, certains latents depuis longtemps : transferts technologiques (disques vinyle-CD, VHS-DVD, numérisation de photos, négatifs et diapositives), lecture, musique, films, voyages, collections (je suis un collectionneur-né). Il y a aussi le rythme de vie qui ralentit, ce qui devrait rassurer mes jeunes collègues de l'EBSI. Les nuits sont plus longues. On devient davantage linéaire que multitâches dans ses activités. On apprend à procrastiner. J'avais fait le projet d'écrire un roman policier dès ma retraite ; j'ai mis le projet en chantier et cinq ans plus tard, il y est encore. Je n'ai pas honte de l'avouer : maintenant j'ai le temps d'être paresseux.

Vive Alexandre le bienheureux ! Peut-être qu'avec la retraite, on perd ce sentiment d'urgence qui nous motive tant en milieu de travail, sentiment sans cesse avivé par les nombreuses échéances de notre agenda. Maintenant, notre agenda se compose surtout de visites chez le pharmacien et le médecin. La vieillesse s'installe tranquillement, pas dans la tête, mais dans le corps. Comme le dit Richard Béliveau, la vieillesse est une merveilleuse étape de la vie : dommage qu'elle finisse si mal ! ☹